



*1998-2008, les 10 ans des éditions La Fabrique vus par leur fondateur, Eric Hazan : entretiens avec Sacha Iskandar pour fnac.com*

Si l'édition, pour certains, est un sport de combat, la Fabrique, depuis dix ans qu'elle existe, s'adonne bien plus volontiers au coup de poing ou de sang qu'au coup dit médiatique ou éditorial. Et c'est à force de publications musclées et exigeantes que la maison s'est fait une place en proue de la pensée contemporaine. Quand, en 1998, les éditions La Fabrique venaient au monde, c'était en publiant *Le corps de l'ennemi*, d'Alain Brossat, et *Aux bords du politique*, de Jacques Rancière. Paraissent, cet automne, *Mao – De la pratique et de la contradiction*, présenté par Slavoj Žižek et augmenté d'une lettre d'Alain Badiou avec une réponse de Slavoj Žižek, *Classer dominer* de Christine Delphy, *L'Histoire cachée du nihilisme* de Jean-Pierre Faye et Michèle Cohen-Halimi, *Inventer l'inconnu*, texte et correspondance autour de la Commune, précédé de *Politiques de Marx*, de Daniel Bensaïd, *Lutèce*, de Henri Heine et *Le Spectateur émancipé* de Jacques Rancière. Si l'heure des bilans est loin d'être arrivée, retour sur dix ans d'édition avec Eric Hazan, fondateur et gérant de la maison.

**Sacha Iskandar : Pouvez-vous nous dire quelques mots sur l'organisation des éditions.**

**Eric Hazan :** On est deux et demi pour transformer les projets en objet. On fait l'essentiel du travail nous-mêmes. On sous-traite très peu de chose. Un peu de maquette et de correction. C'est tout.

Avant le passage du projet à l'objet, il y a les choix éditoriaux. Il y a un comité éditorial, variable, de dix-douze personnes. Pour beaucoup des universitaires. Mais pas tous. Pas les mêmes depuis le début. On peut même dire que, depuis le premier comité éditorial, il n'y en a plus. Mais l'esprit est resté le même. C'est-à-dire que ce sont des réunions qui se tiennent toutes les six à huit semaines et qui ont une grande vertu, peut-être essentiellement parce que ça évite de faire des erreurs, des bêtises. Le comité a une fonction filtre en plus des projets qu'il apporte.

**Vous êtes-vous inspiré du travail d'autres éditeurs au début ? Aviez-vous en tête d'adapter le travail de quelqu'un comme Maspero, par exemple aux années 2000 ? Ou ne pensiez-vous qu'au manque à combler qui pouvait exister alors ?**

Qu'il y avait un manque : c'est sûr. Plus flagrant qu'aujourd'hui, où sont apparues plusieurs maisons que je considère comme des maisons pas sœurs mais presque. À l'époque, on était très isolés. Est-ce qu'on s'est inspiré de l'exemple de Maspero ? Il est inatteignable. Les petites éditions Maspero et la librairie La Joie de lire ont été pour ma génération l'université politique. C'était quelque chose sans équivalent. Ni avant ni après. C'était quelque chose de merveilleux. Je parle de la librairie, parce que l'édition, je ne l'ai pas connue. Je n'étais pas éditeur à l'époque. En entrant dans cette librairie, on avait l'impression que les gens étaient heureux : les clients et les libraires. Il y avait une harmonie extraordinaire. J'y allais chaque semaine et chaque semaine il y avait des nouveautés. Pas seulement celles de Maspero. Il y avait des nouveautés du monde entier. Non. Ça c'est inatteignable... Autre époque aussi. Grande époque des sciences humaines aussi : plein de grands auteurs français et étrangers. C'était les années 1970 : l'âge d'or des sciences humaines.

**Pensez-vous qu'on soit en train d'y revenir avec le retour, comme vous disiez, de structure indépendantes et exigeantes et l'internationalisation des publications ?**

En tout cas, je pense que le grand creux des sciences humaines... Je n'aime pas tellement ce mot des sciences humaines. Mais faute de mieux... Enfin ce ne sont pas des sciences et elles ne sont pas

humaines. Disons la philosophie, l'histoire, la sociologie : le grand creux est derrière nous. Je pense qu'on est sur une pente doucement ascendante, qu'on recense poliment, du reste... Comme si les gens, face à des événements pas faciles à comprendre se disait : pourquoi mourir idiots ? pourquoi ne pas essayer de comprendre ? Pour comprendre, il vaut mieux lire les livres que regarder TF1. Je pense qu'il y a de ça. Je n'en suis pas sûr mais ce petit frémissement qu'on sent, à mon avis, c'est ça : « Enfin ! Qu'est-ce qu'on nous raconte ?! Essayons plutôt de comprendre par nous-mêmes. »

### **Ça vous aurait plu d'être libraire-éditeur ?**

Oui. J'aurais adoré.

### **Ces éditeurs dont vous vous sentez proche, qui sont-ils ?**

On peut en faire la liste facilement : il y a Agone, Amsterdam, Aden, Prairies ordinaires, Demopolis, Raisons d'Agir. Ça c'est ceux que je connais personnellement, avec lesquels j'ai des rapports amicaux. Mais il y en a d'autres, que je ne connais pas bien mais qui font des choses intéressantes comme l'Échappée, Ère, Libertalia : eux, je les connais moins. En tout cas c'est une belle nébuleuse. Je n'aime pas le mot « militant ». Je n'aime pas le mot « radical ». Je n'aime pas le mot « engagé ». Alors il reste le mot « subversif ».

### **Critique ?**

Critique...

### **C'est trop doux ?**

Oui. Et puis, qui n'est pas critique ? Même *La République des idées*, c'est critique.

### **Croyez-vous qu'en dehors de ces maisons il puisse exister des bulles de résistance au sein de grands groupes, malgré tout ?**

On cite toujours La Découverte, évidemment. La Découverte, on leur fout la paix. Un parce qu'ils ont un grand prestige, tenant justement à l'héritage de Maspero *et* à ce qu'ils en ont fait. Car encore a-t-il fallu le faire fructifier, cet héritage. Et puis c'est un alibi : « Vous voyez bien que la plus grande liberté règne puisque La Découverte peut publier ses brûlots. » En dehors de ce cas bien précis, je ne vois pas. Et ce n'est même pas une question politique. C'est parce que des bouquins comme ceux-là, comme ceux que nous publions, sont des livres où le ratio énergie injectée sur capital récupéré... C'est des mois de travail, des années de travail, on efface tout ; on recommence, etc. et on en met en place deux cents, douze cents, deux mille quand ça va être un triomphe et quand on en aura vendu cinq mille cinq cents. Là, c'est un triomphe. Pour des grands groupes, cinq mille exemplaires vendus, c'est un coup nul ou négatif. On ne pense pas avec le même nombre de zéros. Donc je pense qu'indépendamment même de toute censure politique, qui n'existe pas vraiment (je ne pense pas que, dans un grand groupe, pour des raisons politiques, il y ait quelqu'un qui disent : « Oh non, non, on ne va pas publier ça ! » sauf évidemment un brûlot sur la vie sexuelle d'Arnaud Lagardère du type *Arnaud Lagardère, travelo brésilien à ses heures perdues* : ça non !). En revanche, avoir des livres sur lesquels on va beaucoup travailler tout en étant certain qu'on ne les vendra pas beaucoup... ça, dans un grand groupe, ça n'a pas sa place.

### **Parvenez-vous vraiment à considérer comme un triomphe cinq mille exemplaires vendus pour je ne sais combien de dizaine de millions de personnes sachant lire le français ?**

Un triomphe, non. Un succès, pour nous, oui. Après, est-ce normal ? C'est très difficile de répondre à cette question. Une façon d'y répondre et qui nous déculpabiliserait complètement consisterait à dire que si ça marche aussi doucement, c'est parce que les grands médias, dont généralement ces livres ne font pas l'éloge, n'en rendent pas compte. Et quand ils en rendent compte, c'est de façon vraiment marginale. Un livre de la Fabrique n'aura presque jamais une pleine page dans un grand quotidien national, quelque chose qui marque vraiment.

**Pour en revenir précisément aux éditions, peut-on dire que vous avez vu apparaître certaines lignes qui n'étaient pas inscrites dès le départ ?**

Non. Pas inscrites dès le départ. Elles se sont concrétisées au fur et à mesure. Elles ont eu une dynamique propre.

**Quelles sont-elles ?**

La philosophie. Pas n'importe laquelle. Pas la philosophie spéculative, académique, ministérielle. Non, des travaux de philosophe qui œuvrent, disons, à l'émancipation, qui œuvrent à montrer que les choses pourraient être autrement qu'elles ne sont.

L'histoire. On a mis l'accent, grâce à une importante aide de la région Île-de-France (on peut le dire parce qu'ils sont vraiment bien ces gens-là, remercions-les au passage), on a publié pas mal de titres qui remettent à la surface des livres du socialisme français du dix-neuvième siècle. Des ouvrages soit indisponibles soit oubliés soit les deux.

Un troisième qui est la question palestinienne. Certainement l'axe qui nous aura valu le plus d'inimitiés, le plus d'ennuis. Inimitiés, ici, est un euphémisme mais bon... on continue. Je pars en Palestine bientôt. On continue. Je pense qu'aujourd'hui, l'état des lieux est fait et archifait. Ce qui se passe là-bas, malgré toute l'obstruction et la censure qu'on voudra, les gens sont au courant de ce qui se passe. Ceux qui veulent savoir sont au courant. À peu près au courant en tout cas des souffrances du peuple palestinien. Donc, là, maintenant, ce qu'il faut, c'est donner la parole à des gens qui ont des idées sur ce qu'on peut faire. Je crois qu'il faut arrêter la déploration à tout prix. C'est ce qu'on va essayer de faire. Donner la parole à des gens qui ont des idées sur ce qu'on pourrait proposer au lieu d'avoir les bras qui tombent devant tant de souffrances. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas continuer à la décrire et à en dénoncer les crimes.

Et puis le quatrième axe, c'est la situation en France : la police, les prisons, les sans-papiers, les femmes voilées, la jeunesse populaire. Cette situation-là plutôt que la politique sous la forme que Rancière appelle « la police ».

Disons donc que ces voies se sont clarifiées il n'y a pas si longtemps et que le comité éditorial s'est un peu modelé ou a créé ces voies ou s'est créé par elle. Enfin il y a une dialectique intéressante là.

**Sur la question palestinienne, La Fabrique doit être sur la scène internationale une des maisons les plus importantes, si ce n'est la plus importante. Une grande partie de son catalogue y est consacrée. Était-ce initialement votre projet ou cela a-t-il pris de l'importance en fonction des événements et des rencontres ?**

Des rencontres, oui. C'est un problème qui m'a certes toujours beaucoup tenu à cœur mais je dirais deux rencontres : Amira Hass et Michel Warschawki, tout au début, parce que non seulement ils ont été des auteurs importants mais en plus en parlant avec eux, j'ai compris beaucoup de choses que je n'avais pas du tout comprises et, que, à l'époque, peu de gens comprenaient. Deux rencontres décisives. Edward W. Said aussi que j'ai connu, assez peu, mais que j'ai fréquenté et, lui aussi, il était assez éclairant.

### **La fréquentation de l'homme plus que de ses textes ?**

Les deux. Je crois que le livre qu'on a fait, *Israël-Palestine : l'égalité ou rien*, qui était fait de tous les articles qu'il a écrit là-dessus depuis Oslo, en 1993, jusqu'au moment où on l'a publié, en 1999, c'est un livre qui est extraordinaire de pénétration et de lucidité sur l'avenir. Il était opposé aux accords d'Oslo dès le début, alors que tout le monde trouvait ça très bien. Très peu de gens ont réagit. En Occident, je crois, personne, même parmi les plus déterminés partisans de la cause palestinienne.

### ***Le Spectateur émancipé*, qui vient de sortir, est le sixième livre de Jacques Rancière paru aux éditions La Fabrique. Comment vous êtes-vous rencontrés ? Comment travaillez-vous ensemble ? Êtes-vous parfois à l'initiative de certains de ses livres ?**

Oui. Enfin à l'initiative, non, mais j'arrive parfois à le persuader que ce serait bien de faire ceci ou cela.

### **C'est comme ça que vous vous êtes rencontrés ?**

Oui. *Aux bords du politique* était en déshérence puisque l'éditeur initial avait fait faillite. Alors je suis allé le voir. Mais on était rien du tout. On n'existait pas. On n'avait pas de catalogue, pas de distributeur. La maison d'édition avait son siège social dans mon appartement. Bref, il aurait eu toutes les raisons de dire : « Écoutez, jeune homme (enfin pas jeune homme puisque je suis plus vieux que lui) Écoutez, mon vieux, soyez sérieux... ». Non, il a dit oui tout de suite. Avec lui je n'ai jamais éprouvé la moindre difficulté. Absolument ponctuel. Pas besoin de lui demander s'il se souvient d'une date de rendu. Si par exemple c'est le 15 il appelle pour demander si le 18 c'est bon. Il nous a toujours fait confiance. Quand on lui dit « ce serait bien que tu fasses ça », il commence par dire non, puis oui.

### **En avril 1999 paraissait *L'Édition sans éditeur* d'André Schiffrin. Outre ses qualités d'anticipation sur la situation de l'édition actuelle, le voyiez-vous alors comme un garde-fou ou un manifeste ?**

Non. Je ne pensais pas du tout qu'il connaîtrait un tel retentissement. Je ne dis pas que je le trouvais moins bon avant. C'est d'ailleurs une commande faite à partir d'un article. Je suis allé le voir à la dernière foire de Francfort à laquelle j'ai assisté pour les éditions Hazan pour lui dire que c'était vraiment bien – c'était un gros article dans *The Nation* –, si vous en faites un livre, je le publie.

### **Il y a-t-il des livres ou des auteurs contemporains que vous aimeriez publier ?**

J'aimerais bien publier Carlo Ginzburg. Il a fait une postface pour un de nos livres. Qui d'autres ? Parmi les philosophes français qui disent quelque chose... Il n'y a pas grand monde d'intéressant. Disons Luc Ferry ! (*rires*). Dans les historiens... Je ne vois pas. C'est intéressant et le fait que j'ai du mal à y répondre est intéressant aussi...

### **Et des livres ?**

Je trouve que de Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis*, ça, c'est un livre formidable, vraiment, qui a connu un succès, d'ailleurs, justifié. Les livres de Mike Davis, que publient Les Prairies ordinaires... très très bien. Ça, on aurait été fiers d'avoir ces livres-là à notre catalogue. Mais on est contents que ces livres aient été publiés, et avec succès. Ce qui veut dire que, quand même, quand tu publies des titres vraiment bien, ça marche. Pas toujours... Attention, je ne parle pas des romans mais des sciences humaines. Il y a certes quelques échecs de temps en temps complètement immérités mais ils sont toujours un peu explicables. Regrettables mais au fond explicables.

### **On parlait de la librairie tout à l'heure. Pouvez-vous me dire l'importance qu'ont pu avoir les libraires pour la pérennité de la maison.**

On peut dire qu'on survit grâce aux libraires indépendants. En tout cas ce qui est sûr c'est que la librairie indépendante est pour nous le canal de diffusion, pas forcément pour les ventes, mais ce qui établit le plus clairement nos livres, qui les met en avant, qui les maintient le plus longtemps. Ça ne veut pas dire forcément qu'il en vend quatorze par semaine. Mais il les maintient sur ses tables. Il les apprécie. Les livres restent. Ce qui ne veut pas dire que les libraires indépendant ne font pas de retour. Évidemment ils en font. Mais grâce à eux on a une bonne vitrine.

**Ce qui compense un peu l'absence de papiers dans la presse institutionnelle.**

Oui. Et de plus en plus aussi pour compenser cette absence-là, il y a les sites internet qui recensent nos livres. Tous les jours on reçoit soit des demandes soit des avertissements pour tel ou tel site. Ça devient réellement important, parallèlement au naufrage des quotidiens.

**On peut dire que La Fabrique, malgré elle, a pris un peu d'avance ainsi dans les médias... (rires) Aujourd'hui, être éditeur indépendant, est-ce économiquement viable ?**

Je dirais oui mais il y a toujours un artifice de taille. Soit qu'il y ait au départ un oncle d'Amérique, soit que le dirigeant principal puisse ne pas se rémunérer, soit qu'il gagne sa vie par ailleurs et fasse de l'édition de surcroît, soit que le militantisme se transforme en bénévolat puis en exploitation, il y a toujours quelque chose qui fait que ça ne fonctionne pas normalement. Ou encore qu'on arrive à mélanger des livres très bien, très courageux avec des livres plus commerciaux. Il y a toujours quelque chose qui fait que ce ne sont pas les livres eux-mêmes qui arrivent à nourrir une équipe de façon stable et généreuse. Donc, à votre question, je répondrais oui mais.

**Qu'auriez-vous comme conseils à donner à quelqu'un qui se lancerait dans cette aventure aujourd'hui ?**

Je dirais qu'il faut démarrer tout petit et grandir tout doucement tout doucement. Je dirais s'interdire absolument d'avoir des emprunts bancaires. S'il faut des emprunts bancaires pour démarrer... démarrez pas ! Une maison d'édition qui a des dettes aux banques, au début on dit « ça va » mais c'est comme un cancer métastasio... Aussi : ne pas se disperser, ne pas faire à la fois de la poésie, de la BD et des livres de cuisine. Comme dirait Clausewitz, il faut fortifier là où on est fort. Et puis s'entourer d'amis. On ne l'a pas dit mais par rapport aux groupes, la force des petites maisons indépendantes, c'est qu'elles fonctionnent obligatoirement sur l'amitié. S'il n'y a pas d'amitié elles se déglinguent. Alors que les grandes fonctionnent sur la concurrence, la jalousie, les peaux de bananes et les pots-de-vin. L'amitié c'est le ciment des petites maisons.

**Comment vous imaginiez-vous dix ans plus tard quand vous fondiez les éditions La Fabrique ?**

Mort... (rires) Non, je n'imaginai rien. La seule chose que j'imaginai, c'est que physiquement ce soit un lieu de rencontre, mais dans Paris, ça ne marche pas. D'un autre côté aussi peut-être que ça m'ennuierait que les gens sonnent tout le temps... Je ne sais pas... Mais je ne crois pas... Mais il n'y a pas qu'à La Fabrique. On manque terriblement à Paris de lieux où les gens se rencontrent. Il n'y a aucun lieu où quand je rentre je sais que si je m'installe avec un journal il y a des gens que je connais qui vont arriver dans l'heure. Même Belleville on pense que... oui... mais non. Moi j'imaginai que la maison d'édition pourrait constituer quelque chose comme ça, que rue la Montagne Sainte-Geneviève... Rébeval, pardon.

**Ce lapsus, est-ce parce que tout a un peu commencé comme ça ? Vous étiez quelques uns à vous retrouver dans un café là-bas ?**

Dans un restaurant, oui. C'est peut-être pour ça que j'ai associé. C'était comme des pré comités, oui. Mais sans idée d'édition. On se retrouvait comme ça régulièrement pendant un bon moment. Mais à force quand on ne fait rien, ça ne marche plus. D'autant que c'était hebdomadaire, à jour fixe, heure

fixe, date fixe.

**Quelle serait votre plus agréable surprise, aujourd'hui, au regard de ce que vous attendiez ?**  
Ce serait... le succès de *L'Insurrection qui vient*.

**Propos recueillis par Sacha Iskandar le mercredi 22 octobre 2008**